

Fafouine Babouin

Les Trois Moustiquaires

et la Pompe Afrique

Roman d'aventure, rigolo, écolo, féministe et flambé à l'armagnac



Les éditions du
Canard Gascon

Du même auteur

Dans la même collection (les aventures de Fafouine Babouin) :

1 Du Riffi dans la Garbure

2 Patafole en Armagnac

3 Les Trois Moustiquaires et la Pompe Afrique

Chez le même éditeur :

Godmak, du berceau au pinceau (Biographie du peintre J.C. Godmak)

Chez Shift Editions :

Pépé Louis contre le gang des puces (épuisé)

© Les Editions du Canard gascon 2010

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

Photo de couverture : © François Benveniste. Mannequins : Luna & Magda

à Caroline, qui tolère si bien ma présence,
et à Maria Vérone, première femme à plaider en cour d'assises
Fafouine Babouin

Un commentaire ? Une réaction ?
Écrivez à Fafouine :
fafouine@lecanardgascon.com

Collection sous la direction de
Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin
reporter

**Les trois moustiquaires
et la Pompe Afrique**

Chapitre 1

Prépare tes valises

A lors voilà : je me suis réveillée particulièrement de mauvais poil ce matin. Je ne vais pas vous faire un cours particulier sur les variations de mon cycle. C'est comme ça. J'ai mes hauts et mes bas. Ajoutez à cela que mon père, Michel, s'est mis en tête de bricoler, ce qui ne lui arrive pas souvent. Dès l'aube, à sept heures, (autant dire en pleine nuit pour moi) il a commencé à jouer de la perceuse. Je suis sortie en trombe du lit, totalement décoiffée, le regard revolver comme dit l'autre, et je lui suis tombée dessus à bras raccourcis.

— Mais p'pa, ça va pas, non ? T'es complètement fou ! Qu'est-ce qui te prend de faire un barouf comme ça aux aurores ?

— Oh là, ma chérie ! Tu n'as pas l'air de bonne humeur, aujourd'hui.

Il est souriant, content de lui, épanoui. La mine réjouie de ceux qui commencent leur journée au petit jour avec en tête l'idée, franchement débile entre nous soit-dit, que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. Non monsieur. Le monde n'appartient à personne et je veux pouvoir faire mes nuits complètes. Avec même un peu de rab, si possible. Hier nous avons bouclé l'édition du journal très tard. Campari, le rédac'chef, était à cran parce qu'il avait raté je ne sais quel match de foot à la télé. C'est bien un truc de garçon. Se mettre les nerfs en pelote sous prétexte de ne pas voir vingt-deux débiles manchots frapper dans une balle et s'embrasser comme des folles dès qu'ils en glissent une au fond des filets. Je me suis couchée à pas d'heure, déjà énervée. Et la perceuse du matin dans les tympans m'a fait l'effet d'une roulette de dentiste dérapant sur une molaire cariée.

— Veux-tu que je te prépare un petit café ?

Je grommelle quelque chose qui passe pour une forme d'acquiescement et le voilà qui file vers la machine à dosettes. Encore une invention inutile et indispensable tout droit sortie du cerveau d'un marketeux. C'est donc ça le progrès ? Consommer, consommer, consommer, créer du besoin. Ouarf... je suis vraiment mal lunée. Mais faut reconnaître que le café est bon.

Il y a des croissants au beurre frais sur la table. Un pot de Nutella entamé. Je m'installe sur la chaise, les jambes repliées sous mes fesses. C'est ma position favorite.

P'pa me jette un regard de reproche en déposant le mug de café fumant sous mon nez.

— C'est mauvais pour la circulation sanguine d'être assise comme ça.

— Ben oui, mais y'a que comme ça que j'suis bien...

Il insiste :

— À quarante ans tu auras des varices. C'est ce que tu veux, ma fille ?

— À quarante ans, je vivrais seule et personne ne me fera de remarques...

Bon, je suis un peu vache, mais faut pas me chercher au petit déjeuner. Il lève les yeux au ciel comme pour évoquer la vierge Marie, lui qui est pourtant farouchement anti-cattolotin. C'est une crème, mon père. Je m'en veux d'être désagréable. D'autant qu'il bricole pour la bonne cause. Il a décidé d'aménager une pièce qui nous servira de salle de projection personnelle. Une sorte de grand salon avec vidéo-projecteur haute-définition, ampli avec le gros son THX, des haut-parleurs dans tous les coins, des sièges en velours. Tout ça rien que pour nous deux, parce qu'il sait que j'adore voir des bons DVD et que rien ne le rend plus heureux que de me faire plaisir. À trente ans, il y a longtemps que j'aurais pu partir. Nous vivons tous les deux dans cette grande et belle maison à colombages du Gers, en pleine cambrousse. Depuis que maman a disparu en mer (j'avais huit ans quand c'est arrivé), c'est comme un pacte tacite entre nous. On ne s'est plus quittés. Il a été mon père et ma mère à la fois. Un vrai papa poule. À l'adolescence, ça a frité un peu entre nous. Étudiante j'ai pas mal bourlingué. Mon diplôme de journaliste en poche, j'aurais pu attaquer une carrière à Paris dans un grand média. Mais je

ne pouvais pas le laisser en plan, jeune retraité au milieu de ses chats. (Je l'appelle le « père Michel » !) Je suis revenue vivre avec lui dans le Sud-Ouest. J'ai décroché ce boulot de reporter à *Midi-Gascogne*. Pour l'instant, ça me convient. Il y a toujours quelque chose à raconter dans le coin.

Avec p'pa, on a fini par trouver nos marques. La maison est suffisamment grande pour que chacun ait son pré-carré. Il m'est arrivé plus d'une fois de ramener des Jules d'un soir à la maison. Il a toujours fermé les yeux. Lui aussi a bien eu quelques « tatas » qui sont venues vivre avec nous. Mais ça n'a jamais duré très longtemps. Comme si le fantôme de ma mère était trop présent et qu'il faisait fuir toutes les prétendantes à la succession. D'ailleurs comment faire le deuil d'une personne disparue ? Pour nous, il n'existe pas de tombe dans un cimetière où aller déposer des fleurs. Et depuis qu'un médium m'a laissé entendre qu'elle n'était peut-être pas morte¹ je vis avec cette impression que ma mère se trouve quelque part sur cette putain de planète et qu'un jour ou l'autre on finira par se tomber dans les bras.

— Tu as l'air pensive ma fille. Des ennuis ?

— Non, non. Je me suis couchée tard, je suis dans les vaps...

— Tu vas au bureau aujourd'hui ?

— P'pa c'est le week-end et je ne suis pas d'astreinte. Alors sauf si le Président de la République débarque à l'improviste dans le département, toutes affaires cessantes,

¹ Voir *Patafiote en Armagnac*

je suis « off » pour deux jours. Et j'aurais bien aimé dormir un peu ce matin...

Il est tout contrit.

— Je suis désolé de t'avoir réveillée. Mais regarde, il y a du soleil. C'est une belle journée. On peut aller faire une brocante si tu veux ?

— Laisse-moi émerger, STP !

Je tartine une couche de Nutella épaisse comme le bot-tin sur une tranche de pain de mie moelleux. Le nirvana. L'estomac un peu calé, j'attrape ma tasse de café encore chaud et je file dans le jardin, en T-shirt et petite culotte.

— C'est l'heure de la clope ? balance mon père avec un ton de reproche légèrement appuyé alors que je suis déjà installée dans un transat au bord de la piscine.

— Oui. Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'arrêterai, si tu veux le savoir.

Car elle est bonne cette première cigarette du matin. Elle me file dans les poumons et m'envoie une giclée d'adré-naline qui secoue la langueur que la nuit a instillée en moi. FUMER TUE est-il écrit sur le paquet, façon faire-part de deuil. Bande de nazes. Mais dans quelle société vit-on pour se faire culpabiliser à tous les coins de rue ? Bien sûr que fumer tue. Et alors ? Se faire écraser par une voiture tue. Sauter d'un pont tue. Avaler un litre de soude caus-tique tue. Écouter les conneries des hommes politiques tue. Mille morts nous guettent. Au moins la clope a-t-elle l'obligeance de prendre son temps et de nous aider à sup-porter le reste. Je fais pourtant des efforts pour essayer d'arrêter...

Je médite ainsi sur la nature humaine lorsque mon père sort dans le jardin, mon portable à la main.

— Il vient de sonner !

— Tu n’as pas décroché ?

— Non. Je ne me permettrai pas...

C’est mon petit p’pa, tout plein d’attentions et de tact.

— Fais-voir...

J’adore mon téléphone. Oui, je sais, il est parfaitement stupide « d’adorer » son téléphone, ce vulgaire bout de plastique rempli jusqu’à la gueule de composants électroniques. On peut aimer son chien, son mec, ses parents ou la quiche Lorraine, mais aimer son téléphone : voilà qui est parfaitement inapproprié au regard des bonnes mœurs ! Heureusement, vous savez parfaitement que la morale et moi, tout comme les rillettes, nous ne partageons pas les mêmes valeurs. Je suis de la génération de celles qui sont nées avec une souris d’ordinateur dans une main et un téléphone portable dans l’autre. Et pour moi, ce petit ustensile de la taille d’un paquet de cigarettes ultra-plat avec son écran couleur tactile et sa liaison permanente avec le monde entier via internet est le top de la technologie. Il me suit partout, se coule dans mes sacs à main, dans les poches de mes jeans moulants. C’est ma façon de vivre que d’être reliée au reste de l’univers. Pour p’pa, c’est la pire des choses. « Ce fil à la patte, c’est comme un boulet de prisonnier. Tu as aliéné ta liberté, ma fille ! ». Lui, il est de la génération 68. *Flower Power*, brebis sur le plateau du Larzac et maison bleue accrochée à la colline. Retour à la nature. Enfin ça, c’était sa jeunesse. Parce que plus tard

il est tombé, lui aussi, dans le gadget branché : télé HD, antenne machin, ordi super-puissant. On a beau vivre au fin fond du bout de l'extrémité du coin le plus reculé de la campagne, on n'en reste pas moins des gens modernes, de leur temps, en un mot : *hype*²!

Justine Laberlue, ma photographe attirée³, celle qui me suit dans tous mes reportages m'a laissé un message : « rapplique fissa à la rédaction, p'tite tête. Campari veut nous voir. » Mon capital bonne humeur était déjà bien entamé ce matin. Voilà qu'il en prend encore un coup. Je n'aurai donc jamais droit à un week-end tranquille ? Est-il inscrit dans le ciel que Fabienne Babouin est maudite, qu'elle a péché et qu'elle sera systématiquement privée de ses deux journées syndicales de repos hebdomadaire ?

— Ce n'est tout de même pas ton journal qui t'appelle ? s'enquiert *dad*, légèrement perturbé à l'idée d'être privé si tôt de sa fille favorite.

— Ben si, justement...

— Mais ils sont fous ces gens-là !

Travailler à *Midi-Gascogne* n'est pas une sinécure. C'est la plaie des journaux quotidiens. Il faut être disponible sept jours sur sept et vingt quatre heures sur vingt quatre. Ce n'est plus du boulot, c'est de la dévotion.

— Et tu vas y aller ? demande p'pa, déjà contrarié.

— Je vais les appeler d'abord. Pas question de me déplacer pour un chien écrasé ou la crise d'apoplexie de la centenaire locale.

2 Quoi, vous ne connaissez pas cette expression ? Être *Hype*, c'est être génial, cool, branché. Faut sortir, des fois...

3 Voir *Du Rififi dans la Garbure*

— J'ai prévu des travers de porc pour le repas de midi...

Voilà, c'est tout mon père. Il se met en quatre pour me faire plaisir. Toujours à mijoter des petits plats succulents. Il connaît mes goûts et mes faiblesses. J'adore bien manger et, bien que totalement non-croyante, je remercie le Seigneur de m'avoir doté d'une nature exceptionnelle : je ne grossis pas ! J'ai gardé ma silhouette de vingt ans. J'enfile mes pantalons d'ado sans craquer les coutures et ça, pour une fille, c'est un plaisir qu'aucun homme ne peut imaginer. Je suis svelte et mince. Le visage avenant. J'ai gardé les cheveux mi-longs et ma teinture rouge suite à un pari que je m'étais fait. Dans quelques temps, je reviendrai au blond qui est ma couleur naturelle. En attendant, ce look de punkette un peu délurée me convient parfaitement.

Je prononce le mot « rédaction » devant le microphone de mon téléphone et il compose automatiquement le numéro du journal. (Vous aussi, vous allez finir par tomber amoureux de mon téléphone). Je tombe directement sur Campari. Ce qui n'est pas si étonnant vu que nous sommes samedi et que les locaux doivent être quasi déserts.

— Ah ! C'est toi Fafouine ! Justine t'a prévenue...

(Par parenthèse, tout le monde m'appelle « Fafouine », il faudra vous y faire. Je m'y suis bien faite moi-même. Ça remonte au temps où, petite fille, j'adorais fouiner dans le grenier de la maison. Mon père, jamais avare de jeux de mots vaseux, avait transformé « Fabienne » en « Fafouine » et ça m'est resté.)

Je réponds avec ma question standard préférée :

— Que se passe-t-il patron ?

En appuyant bien sur le mot « patron ». Parce que Campari, notre rédac'chef a plutôt des idées de gauche. Alors se faire traiter de « patron » ça le défrise un peu. Ce qui est une façon de parler car personne n'a jamais vu ses cheveux. Il vient au bureau avec une casquette vissée sur le crâne qu'aucune clé à mollette ne semble à même de déboulonner. C'est un peu un « Madame de Fontenay » au masculin, ce gars-là. Sauf que la comparaison s'arrête ici. Car Campari est un bon chef d'équipe pour la rédaction. Il doit gérer les journalistes (toujours un peu caractériels), les photographes (encore pire), les secrétaires de rédaction (les pointilleux du stylo) et le secrétariat du journal. Ça fait beaucoup pour une seule tête de pioche. Mais celle de Campari est bien remplie.

— Es-tu vaccinée contre le paludisme et la mouche tsé-tsé ? me balance-t-il, tout à trac.

J'interloque un chouïa.⁴

— Patron, j'ai subi toutes les injections de vaccins possibles et imaginables m'autorisant à faire dix fois le tour de la terre du temps où j'étais étudiante. Je suis allée partout, dans les coins les plus pourris de la planète. J'ai affronté la malaria, le typhus, la peste, le choléra et même le chikungunya. C'est vous dire si j'ai une santé de fer protégée par une armure immunitaire en béton armé.

— Alors c'est parfait ma poulette. Tu peux préparer tes valises, car tu vas partir en Afrique !

4 Vouï, je sais : *interloquer* est un verbe transitif qui devrait s'accompagner d'un complément d'objet direct. Mais comme je ne suis pas en train d'écrire un article pour le journal, je peux me laisser aller à mes fantasmes grammaticaux. Ça ne va pas vous empêcher de dormir, non ?